

Chloé

Elle était arrivée ce matin. Je l'avais trouvée dans ma boîte au milieu de factures diverses et de prospectus publicitaires. Je sus tout de suite que ce n'était pas une lettre ordinaire, sans trop savoir pourquoi. C'était une enveloppe blanche, commune, avec mon adresse écrite à l'encre violette. L'écriture peut-être... une belle écriture, à peine penchée avec des pleins et des déliés comme on apprenait à en faire dans les écoles primaires il y a longtemps. Le tampon de la poste était illisible et il n'y avait pas l'adresse de l'expéditeur au dos de l'enveloppe. Et puis, il y avait ce parfum indéfinissable qui s'en dégageait.

Je posai tout le courrier sur mon bureau et après avoir mis cette lettre de côté, je commençai à trier : les prospectus publicitaires directement à la corbeille, la note de téléphone et celle de la compagnie des eaux rangées dans un tiroir à dossiers suspendus. J'avais des prélèvements automatiques pour les régler et je trouvais que c'était une belle invention, même si certains refusaient résolument ce système en soutenant que c'était une démission supplémentaire et qu'on finirait par ne plus rien contrôler.

Cette lettre, je la gardais pour la fin. Je presentais une lettre d'admiratrice éperdue comme j'en recevais parfois. Des femmes qui m'écrivaient pour me dire qu'à un moment ou un autre de leur vie, les quelques romans que j'avais écrits les avaient aidées à vivre, à franchir un cap. Certaines me disaient même qu'elles avaient l'impression de me connaître depuis toujours. Les hommes n'écrivaient guère que des lettres désagréables ; il y avait toujours un pékin pour se reconnaître dans mes histoires, ou reconnaître un de leur proche et menacer de me faire un procès. Cela ne dépassait jamais le stade de la menace et je ne répondais jamais à ce genre de lettre. Ce sont des choses qui arrivent quand on écrit des romans en prise directe avec la vie de tous les jours en observant les gens se débattre dans les ennuis ordinaires. La plupart du temps, ils se fourrent tous seuls dans des situations insensées et passent leur vie à essayer de s'en sortir. J'ai fini par en déduire que la nature humaine était foncièrement masochiste. S'ils n'ont pas tout un tas de soucis sur le dos, les gens s'ennuient. Quand leur vie ressemble à un grand lac de montagne, calme comme un miroir, il faut toute affaire cessante, trouver un moyen de faire des vagues. Et je n'échappais pas à cette règle, je n'étais pas différent de mes contemporains. En ce moment, ma vie était ce lac superbe et paisible à la surface duquel ne frémissait pas la moindre vaguelette. Cette lettre, je le pressentais risquait de faire quelques ricochets à moins que ce ne soit un grand plouf ! L'écriture sur l'enveloppe, était une écriture féminine, j'étais certain de ne pas me

tromper ; je n'étais pas pressé de l'ouvrir. La femme de ménage passait l'aspirateur dans la maison et dans quelques instants, elle allait me demander de libérer mon bureau pour un petit moment. Je préfèrai anticiper. Je mis l'enveloppe dans la poche de ma veste et je regagnai le jardin où allongée sur un transat, ma femme était plongée dans la lecture du dernier prix Goncourt.

Je l'ai rarement trompée, Sophie, en tout cas, elle n'en a jamais rien su et je m'en voudrais de lui faire de la peine. Nous formons un couple solide qui dure depuis plus de quinze ans ; je n'avais pas encore écrit mon premier bouquin quand nous nous sommes rencontrés. Je ne sais pas ce que je deviendrais sans elle et ce ne sont pas les deux ou trois petits coups de canif portés dans le contrat qui risquent de démolir un édifice aussi solide.

Je m'installai à côté d'elle, dans un fauteuil en toile et m'emparai du journal posé sur la table de jardin. C'était plus pour me donner une contenance que pour lire les nouvelles du jour. Je n'avais pas très envie d'entamer une conversation avec Sophie, elle non plus d'ailleurs, ne semblait pas s'intéresser à mes faits et gestes, elle était bien trop absorbée par sa lecture. Je pensais à cette lettre, dans ma poche.

Il y a quelques semaines, j'avais reçu une lettre semblable... enfin je veux dire qu'elle m'avait fait le même effet avant de l'ouvrir. Je dois avoir un don pour sentir ces choses-là. Il y a probablement une sorte de fluide ou de magnétisme auquel je suis sensible qui se dégage de ce genre de lettre. Elle venait d'une certaine Chloé qui se disait très impressionnée par mes romans et en particulier par ma façon de décrire les scènes d'amours. Je les dosais à la perfection d'après elle ; j'allais aussi loin qu'il était possible d'aller avant de tomber dans la pornographie. Elle disait à juste titre que l'érotisme en littérature était un art très difficile : soit on en faisait trop ou pas assez. J'avais trouvé le bon équilibre d'après elle ; je ne pouvais qu'être d'accord.

Elle habitait tout près, Chloé, une petite ville à une trentaine de kilomètres. Elle disait qu'elle souhaitait me rencontrer parce qu'elle avait commis quelques petits écrits : poèmes et nouvelles et qu'elle aimerait m'en lire quelques-uns plutôt que de me les envoyer bêtement par la poste. Je poussais un gros soupir, persuadé (Chloé me paraissait un prénom tellement suranné), qu'il s'agissait d'une vieille dame respectable qui trompait son ennui en écrivant quelques sonnets sur ses chiens, ses chats et sur l'éveil de la nature au printemps. Mais au détour d'une phrase elle annonçait son âge : vingt-cinq ans. Ça changeait tout : une jeune femme de vingt-cinq ans qui aime votre façon d'écrire des scènes d'amour et qui propose une rencontre pour vous lire ses poèmes... cela ressemble fort à un appel du pied surtout qu'elle indiquait son numéro de téléphone sous son adresse.

Quelques jours après, j'étais chez elle. Ce n'était pas la femme fatale, style top-modèle, que j'avais fini par imaginer dans mes fantasmes. Elle était plutôt petite, bien en chair sans être grosse (elle devrait se surveiller en prenant de l'âge), des cheveux longs châtain-clair et des yeux noisette, habillée d'un jean et d'un simple tee-shirt, elle était somme toute agréable à regarder, et surtout, elle me semblait très jeune du haut de mes 50 ans. Je l'intimidais me semblait-il, mais je me trompais lourdement... Elle me servit un whisky et s'installa à côté de moi sur le canapé avec un gros cahier d'écolier. Nous bavardâmes de choses et d'autres, elle avait lu tous mes livres et certains, plusieurs fois. Elle m'avait écrit sans y croire, m'imaginant penché du matin au soir sur ma page blanche comme un forçat de l'écriture auquel j'étais loin de ressembler. Elle n'en revenait toujours pas de me voir là, installé sur son canapé, prêt à écouter quelques poèmes et une courte nouvelle pour lesquels elle sollicitait mon avis.

– Ce sont des textes érotiques, dit-elle. J'espère que cela ne vous choque pas ?

J'étais quand même un peu surpris qu'une fille de 25 ans fasse venir un type de mon âge chez elle, pour lui lire ce genre de chose. Elle me lut un premier poème... torride en effet. Je ne savais plus trop quelle contenance prendre, mais elle enchaîna tout de suite avec le suivant. J'étais estomaqué par le culot de cette fille, c'était tout simplement de la provocation, un appel au viol ! Je réussis à balbutier quelques mots d'une voix blanche :

– Vous avez le sens du rythme... heu... certaines images sont un peu osées pour votre âge non ?...

Je me sentais ridicule... Il y avait longtemps que je n'avais pas côtoyé de près des filles de son âge et je me demandais si elles étaient toutes comme cela de nos jours ou si j'étais tombé sur un cas unique. Elle ne répondit pas à ma question et proposa de me lire maintenant une courte nouvelle...

– ...trois pages seulement ! dit-elle avec un beau sourire.

Je ne pouvais rien faire d'autre qu'acquiescer en m'efforçant d'avalier ma salive. Avant la fin de la première page, j'avais mon bras autour de ses épaules. Elle laissa aller sa tête au creux de mon cou sans s'arrêter de lire. A la fin de la deuxième page, je lui avais arraché son cahier et je l'embrassais comme un fou en glissant mes mains sous son tee-shirt.

Je la portais jusqu'au lit que j'avais aperçu dans la pièce à côté. Nos vêtements s'éparpillèrent sur la moquette. J'avais de beaucoup dépassé le stade où l'on peut encore réfléchir... revenir en arrière. Même au prix d'un effort surhumain, cela m'était impossible. Après tout, elle était majeure, et même si cela n'avait pas été le cas... est-ce que cela aurait changé quelque chose au point où nous en étions ? J'avais une petite lueur de conscience qui essayait de surnager dans cet ouragan et qui me soufflait vaguement que j'étais tombé

dans un piège. Mais le piège était agréable, je supposais qu'il n'était pas mortel et Chloé, nue sur le lit, me tendait des bras impatients.

Au moment crucial, j'eus une fugitive sensation qui me fit froncer les sourcils. Chloé serra ses jambes encore plus fort autour de ma taille en gémissant tout doucement. Tous les mouvements de son corps m'encourageaient à aller de l'avant, et j'y allais...avec ardeur... et quand je compris soudain qu'elle était vierge... elle ne l'était déjà plus.

Un peu plus tard, je l'avais aidée à changer les draps, puis elle nous avait fait du café. Depuis le moment où je l'avais portée jusqu'au lit, nous n'avions pas échangé une seule parole et je ne savais pas comment briser ce silence embarrassé. Il fallait bien, pourtant, se décider à dire quelque chose. Je me jetai à l'eau :

– Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?... Pourquoi moi ? dis-je avec hésitation.

– Est-ce que cela aurait changé quelque chose ? Etais-je censé mettre un badge « attention pucelle » ? dit-elle avec un air de défi.

– Mais pourquoi moi ? Pourquoi ne pas avoir choisi un garçon de ton âge ?

– Parce que j'aime ce que vous écrivez, parce que je voulais que cela arrive avec quelqu'un d'un peu expérimenté... Vous avez d'autre question ?... Vous êtes troublé alors que c'est moi qui devrais l'être, non ? Ce n'est pas une première pour vous ?

– Hé bien si... justement ! c'est la première fois que je fais l'amour avec une... une débutante.

Elle me regarda, interloquée, puis elle éclata de rire.

– Ne faites pas cette tête. On dirait que les rôles sont inversés. Vous savez ça a été très agréable, je m'attendais à avoir très mal, mais non, vous avez été très doux. Vous regrettez ?

– Non... pas du tout... vous avez raison, je suis troublé c'est tout.

J'avais repris le vouvoiement car elle n'arrivait pas à me dire « tu » et je devinais qu'elle ne comptait pas donner une suite à notre relation. Elle maintenait délibérément une distance entre nous, et m'avait choisi uniquement pour sauter le pas. J'étais quelque peu désappointé. On parle souvent de « femme-objet » avec un petit sourire entendu... je réalisais soudain ce que cela voulait dire, je me sentais « homme-objet » . J'avais hâte de partir à présent. Je me levai, prêt à prendre congé.

– Ecoutez, dit-elle, je ne voudrais pas que vous me jugiez mal. J'ai beaucoup d'admiration pour vous, j'aime énormément tout ce que vous avez écrit. Je voudrais que nous restions amis...

– Il y a un amoureux... c'est ça ?

– Qu'est-ce qui vous le fait penser ?

– Et vous ne vouliez pas arriver vierge dans son lit ? Est-ce que je me trompe ?

Elle rougit et baissa la tête. J'avais vu juste. Je n'étais même pas en colère. Pourquoi l'aurais-je été ? Après tout, elle ne m'avait rien pris, au contraire. Elle m'avait offert ce que l'on considérait autrefois comme le bien le plus précieux. A présent — à vingt-cinq ans surtout — cela semblait bigrement les embarrasser.

Les temps changent...

Le bruit de l'aspirateur s'était tu dans la maison. Je pouvais regagner mon bureau. J'avais hâte d'ouvrir cette enveloppe qui avait ravivé le souvenir de Chloé. Je laissai Sophie à sa lecture. Elle n'avait même pas remarqué le sourire béat qui flottait sur mes lèvres.

J'ouvris l'enveloppe à la belle écriture violette et au parfum subtil d'un coup d'ongle impatient.

C'était la note du teinturier !

Christian Marcon

février 2002